

"À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU."

Rapport d'histoire orale, Maillardville



Présenté par:
La Société éducative, Éducentre,
juin 1994.

REMERCIEMENTS

Remerciements:

☞ comité de la Racine

Sandrine Lejeune
Majella Landry
Onile Perret
Louis Beaucage

☞ personnes interviewées

Mme Florida Lamoureux
M. Hercules Lamoureux
Mme Gertrude Parent
M. Emmanuel Parent
Mme Stella Gagnon
M. Georges Ledet

☞ collaborateurs et collaboratrices

Mme Henriette Sévigny
M. Jean Lambert
Mme Suzanne Tkach
M. Claude Théberge
Mme Paulette Bouffard
Mme Janylène Couture
M. Denis Deschênes
Le Festival du Bois de Maillardville
Le Centre Bel-âge
La Boussole
La Société Radio-Canada
La Société d'Histoire de la
Colombie- Britannique

☞ conception et réalisation

La Société éducative, Éducacentre

☞ La réalisation de ce projet a été rendu possible grâce au
financement de World Literacy of Canada.

SYNOPSIS

À la recherche du temps perdu

L'histoire orale consiste à recueillir, par le biais d'entrevues, les témoignages des aînés d'une communauté francophone de la Colombie-Britannique, Maillardville, afin de mieux connaître son histoire et les gens qui ont participé au développement de cette communauté. «Cette recherche du temps perdu» se double également d'un autre but qui est celui d'impliquer des apprenants en alphabétisation dans le travail de cueillette d'informations et d'entrevues. C'est ainsi que Majella Landry et Onile Perret, tous deux apprenants d'un groupe en alphabétisation du centre-ville de Vancouver, la Boussole, ainsi que leur formatrice Sandrine Lejeune ont ensemble réalisé le projet d'histoire orale à Maillardville. Ils ont tout d'abord formé un comité de travail, la Racine, rencontré six personnes, fait une douzaine d'heures d'entrevues et produit leur propre «rapport oral» où ils nous parlent du travail qu'ils ont fait, la façon avec laquelle ils ont conduit les entrevues et finalement, ils nous donnent leurs impressions sur le projet.

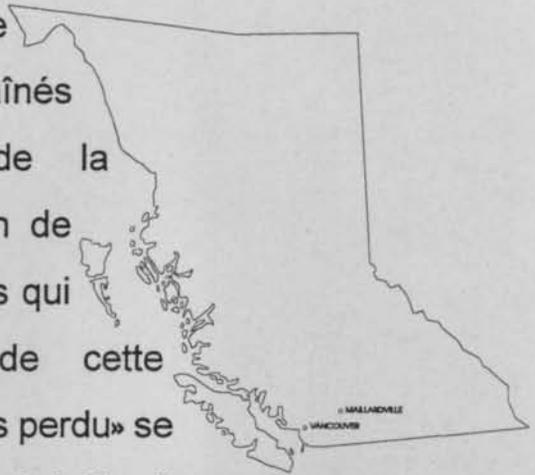


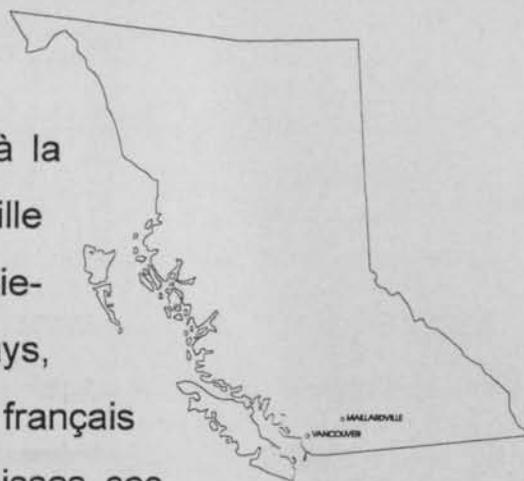
TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	1
SYNOPSIS	2
INTRODUCTION	4
DÉMARCHE	8
PROFIL DES PERSONNES INTERROGÉES	13
CONCLUSION	16
IDÉES PÉDAGOGIQUES	18
ANNEXES	20
1- CALENDRIER	21
2- SOMMAIRE DES CASSETTES	24
3- NARRATION DU RAPPORT ORAL	63
4- BUDGET	67
5- CONTRATS	69

INTRODUCTION

Pendant l'hiver 1994, deux apprenants en alphabétisation du centre communautaire francophone du Downtown Eastside de Vancouver, la Boussole, et leur formatrice Sandrine Lejeune, ont conduit leur projet auprès de personnes âgées de Maillardville.

Situé en banlieue Est de Vancouver, Maillardville, anciennement un village canadien-français aujourd'hui intégré à la ville de Coquitlam, constitue la plus vieille communauté francophone de la Colombie-Britannique. Dans ce petit coin de pays, qui fut un temps presque entièrement français avec sa Caisse Populaire, ses deux paroisses, ses



Chevaliers de Colomb, ses Dames Auxiliaires et bien d'autres, on peut encore aujourd'hui y rencontrer des personnes qui ont défriché et construit cette communauté. Les aînés de Maillardville sont des pionniers qui ont participé au développement de ce village au visage français. Les rencontrer, leur parler, leur poser des questions et enregistrer leurs témoignages, c'est faire revivre le début du village, la dépression, la guerre ainsi que les nombreux souvenirs enfouis dans la mémoire.

C'était le défi qui attendait le groupe en alphabétisation de la Boussole: faire parler des personnes qui ont parfois l'âge du siècle, leur faire revivre leur jeunesse, le temps de la guerre, la dépression, etc. Pour mener à bien ce projet, les apprenants qui étaient les interviewers et la formatrice qui les encadrait dans leur tâche, ont formé un comité d'histoire orale qu'ils ont appelé La Racine.

Se réunissant une fois par deux semaines, le travail du comité consistait à piloter le projet, prendre les décisions quant à l'horaire des entrevues et décider des étapes à suivre. Les réunions étaient intégrées aux ateliers d'alphabétisation. Les apprenants étaient initiés à la préparation d'un ordre du jour, invités à prendre des décisions et surtout à prendre la parole autour d'une table. Bien entendu, il y eut tout un travail de préparation à faire auprès des apprenants; tout d'abord les initier au thème de l'histoire orale, à la communauté de Maillardville; ensuite leur donner des outils d'entrevues comme par exemple préparer un plan d'entrevue et faire de l'écoute active; et enfin, les préparer à la tenue de réunions et à la planification d'un travail à long terme (pouvant atteindre deux ou trois mois).

Le projet d'histoire orale s'est avéré une belle occasion pour les apprenants de la Boussole de mieux connaître l'histoire de la communauté francophone de la Colombie-Britannique d'une façon

active et de pouvoir s'impliquer personnellement dans la poursuite d'un travail qui est habituellement réservé à des professionnels.

On peut résumer les applications pédagogiques qui ont été utilisées lors de ce projet par:

- prise de parole
- prise de décision
- organisation du travail
- confiance en soi

Les résultats peuvent paraître "amateurs" pour celui ou celle qui se contente d'écouter les enregistrements en ignorant les détails de ce projet; il - elle doit se rappeler que ce travail a été effectué par des personnes qui ont toutes les peines du monde à défricher les grands titres du journal.

Bien entendu, une formatrice les assistait, mais tout comme eux, avant de se lancer dans ce projet, elle n'avait que vaguement entendu parler de cette méthode de recherche historique.

L'histoire orale à Maillardville a été un projet axé sur les besoins des apprenants. Bien que les personnes interrogées et leur histoire restent primordiales dans la cueillette des informations, le bien-être des

apprenants et le respect de leur rythme de travail venaient avant tout.

En plus de cette description écrite, on retrouve également l'enregistrement du rapport dans lequel le comité La Racine commente le travail effectué. Pour compléter, nous avons joint le profil des personnes interrogées et en annexe, le calendrier et le sommaire de chacune des entrevues.

DÉMARCHE

Nous pourrions résumer la démarche que nous avons utilisée en trois grandes étapes :

1- préparation du projet

- recrutement des apprenants
- recrutement des personnes interviewées
- préparation des apprenants
- préparation d'un plan de travail et des entrevues
- formation d'une équipe de travail

2- les entrevues

- première rencontre avec les personnes interviewées pour établir un contact et préparer la première entrevue
- première entrevue
- réécoute de la première entrevue afin de préparer la seconde
- rencontre d'évaluation avec les apprenants
- seconde et troisième entrevue (au besoin)

3- conclusion du projet

- rencontre d'évaluation du travail accompli
- préparation du rapport oral
- enregistrement du rapport oral
- remise du rapport aux personnes interrogées

1- La préparation du projet

Lors du recrutement des apprenants, on veillait tout d'abord à les sensibiliser au thème de l'histoire orale, à l'importance de la transmission de la culture, à l'importance de la langue française et enfin à la possibilité qu'ils auraient de mener un projet de recherche grâce à un moyen technique tout simple; le magnétophone, qui ne requiert pas d'écriture et de lecture. Il importait de recruter des apprenants qui démontraient de l'intérêt à participer à un tel projet, car il risquait d'exiger beaucoup de temps.

Dans le présent projet, la formatrice se chargeait de recruter les personnes interrogées. Le premier contact s'avérant très important, on se devait de leur expliquer clairement le projet du premier coup. Pour faciliter le recrutement, l'identification des personnes potentielles à être interviewées se faisaient par le biais de celles déjà identifiées. Avoir une référence lors du premier contact sécurisait grandement l'interlocuteur.

La formation du comité La Racine permettait de faire participer tous les apprenants: prendre des décisions, discuter, évaluer et tenir des réunions; telles étaient les tâches qui les attendaient.

Intégrée aux ateliers d'alphabétisation, la préparation des apprenants consistait à les initier à la tenue de réunions d'un comité de travail, à l'élaboration d'un plan de travail et à la connaissance des techniques d'entrevues (écoute active, entrevue dirigée, entrevue non-dirigée, préparation de questions).

2- Les entrevues

Les entrevues nécessitaient une certaine préparation: écrire des questions d'introduction afin d'amorcer la discussion, préparer et vérifier le matériel audio et bien entendu, confirmer le lieu et l'heure du rendez-vous avec la personne interviewée. Malgré tout, des imprévus venaient toujours se glisser: des batteries pour le magnétophone qui sont déchargées, une cassette audio défectueuse ou encore un mauvais branchement du micro. Quant aux questions, nous préférons nous contenter d'en préparer quelques-unes pour introduire l'entrevue puis laisser par la suite le champ libre et se faire entraîner par la conversation. On gardait à l'esprit qu'une personne qui a vécu si longtemps dans une communauté a toujours quelque chose à dire même, si au premier abord, elle nous soutenait le contraire. Étant des personnes âgées, il importait de respecter leurs horaires et éviter qu'elles se déplacent, quoique pour certaines d'entre elles, elles préféraient avoir la première rencontre à l'extérieur. Il était aussi primordial d'être attentifs à leurs signes de fatigue et d'éviter de trop longues entrevues.

La présence du magnétophone était parfois intimidante; on veillait à ne pas le divulguer dès le début de la conversation. Lors de l'enregistrement, il importait de spécifier certaines expressions, le lieu, la date et surtout, se rappeler que la réécoute de la cassette se fait sans la personne interviewée. Elle n'est plus là pour expliquer certains détails qui peuvent échappés et que le discours est souvent accompagné de gestes qui expriment des sentiments, accentuent des passages ou sont des signes d'ironie et que, bien entendu, ne se retrouvent pas sur bande. Nous pouvions toujours utiliser l'audio-visuel, mais cela demande beaucoup de préparation et risque d'intimider encore plus les participants. Nous avons donc opté pour la solution la moins coûteuse et la plus discrète; la prise de notes. Dans ce projet, nous avons interviewé surtout des couples. Après l'écoute des premiers enregistrements, l'intervention de plusieurs personnes peut s'avérer déroutante dans la compréhension générale et nous avons constaté qu'il y a souvent une personne qui prend allègrement la parole alors que l'autre, qui aurait pourtant des choses fort intéressantes à dire, se contentait d'acquiescer les dires de son partenaire. Avant de rencontrer une deuxième fois une personne, nous écoutions la première entrevue afin de se rafraîchir la mémoire pour pouvoir poursuivre la conversation en évitant de répéter ce qui avait déjà été dit et ainsi diriger cette personne vers des sujets qui n'avaient pas été abordé.

3- Conclusion du projet

Afin de conclure tout en suivant la logique adoptée au départ, le comité de travail composé de la formatrice et des apprenants a opté pour un rapport d'activités oral. Comme il s'avérait trop difficile pour les apprenants de faire un compte rendu écrit, ils ont donc choisi d'effectuer un rapport oral. Construit selon les mêmes critères que les entrevues avec les personnes âgées, nous avons procédé à des entrevues avec les apprenants qui expliquent le travail qui a été effectué, donnent leurs impressions et leurs opinions sur les personnes rencontrées et parlent de leurs engagements dans ce projet. Après avoir interrogé des personnes pendant plusieurs heures, voilà que les interviewers se font poser des questions à leurs tours. L'enthousiasme des apprenants pour ce qui devait être au départ qu'une simple et rapide entrevue s'est transformé en cours de route, en une émission de radio avec animateur, musique, entrevues et narration; le tout produit dans un studio d'enregistrement. Ce fut l'expérience la plus stimulante pour le comité de travail et qui permettait également de faire participer les apprenants jusqu'à la toute fin.

Afin de réussir dans ce type de projet, il est primordial que l'activité soit enrichissante aux participants, qu'elle soit inclut dans un cadre éducatif et qu'elle leur soit une occasion de s'exprimer et d'apprendre, et ce, tout en ayant du plaisir.

PROFIL DES PERSONNES INTERROGÉES

M. Hercules Lamoureux

Hercules Lamoureux est né au Michigan en 1908 et est arrivé avec sa famille à Maillardville alors qu'il était âgé de deux ans. Il a fréquenté une école anglaise jusqu'en 8ième année. Il travailla d'abord comme manoeuvre au Moulin du Fraser avant de partir étudier l'électricité à Chicago. Il revint au Moulin où il travailla comme électricien pendant 41 ans. M. et Mme Lamoureux eurent deux filles et sont maintenant arrière-grand-parents.

M. Georges Ledet

M. Ledet est né en 1915 sur une ferme du Manitoba et est issu d'une famille de dix enfants. Il a épousé sa femme au Manitoba et eurent deux enfants avant de venir s'établir à Maillardville en 1944. Ils eurent quatre autres enfants plus tard. M. Ledet travailla au Moulin du Fraser jusqu'à sa retraite.

Mme Stella Gagnon

Mme Gagnon est née en 1923 à Morinville, Alberta. Elle a passé une partie de son enfance sur la ferme de ses parents, avant d'aller habiter Edmonton chez une tante. A l'âge de 17 ans, elle accompagna sa soeur qui venait se marier en Colombie-Britannique.

Elle fut la première femme à être employée au Moulin durant la Seconde Guerre Mondiale. À la mort de son mari, elle prit un emploi à l'hôpital psychiatrique de Riverview, dont elle est maintenant retraitée. Elle participe activement au bien-être de sa communauté via les Dames Auxiliaires de Maillardville.

Mme Gertrude Parent

Mme Parent est née au Québec en 1911; la dixième d'une famille de 13 enfants, dont cinq sont morts en bas âge. À l'âge de 7 ans, elle part avec sa famille pour l'Ouest du pays. Après avoir passé deux ans au Manitoba, la famille poursuit sa route jusqu'à Maillardville. La petite fille va à l'école des religieuses jusqu'en 9^{ième} année. À partir de l'âge de 15 ans, Mme Parent travaillera successivement dans une conserverie de tomates de New Westminster et dans les cuisines de l'Hôpital Ste-Marie jusqu'à l'âge de 20 ans. Emmanuel et Gertrude se sont mariés en 1933 et eurent trois enfants. Ils sont maintenant arrière-grand-parents.

Mme. Florida Lamoureux

Mme Lamoureux est née au Québec en 1911. Sa famille partit en voiture vers l'Ouest des États-Unis. Elle est d'origine Cree (Cree).

M. Emmanuel Parent

M. Parent est né en 1909 à St-Boniface au Manitoba. Il arrive en Colombie-Britannique alors qu'il est âgé de 21 ans. Après être retourné au Manitoba à deux reprises, il s'établit définitivement à Maillardville en 1933, alors qu'il mari Gertrude Faucher. Il travailla au Moulin pendant 10 ans , puis dans une industrie de fer pendant 15 ans, où il prendra sa retraite à l'âge de 51 ans. Il a aussi été propriétaire d'un garage. Il consacra alors son temps à mettre en place la Caisse Populaire (où il sera directeur pendant 15 ans) et le Foyer Maillard. Il fut aussi trésorier des Forestiers Catholiques et est membre de la Branche 86.

CONCLUSION

L'idée initiale du projet d'histoire orale de Maillardville consistait à utiliser des témoignages de personnes âgées relatant l'histoire des franco-colombiens et de les intégrer comme matériel pédagogique à un cadre plus large de formation en alphabétisation. Il est à noter que la plupart des documents en français émanent de l'Ontario et du Québec et que nous disposons de peu de sources pédagogiques francophones originaires de l'Ouest dans nos ateliers d'alphabétisation. Ainsi, la découverte des faits historiques reliés à la réalité francophone en Colombie-Britannique est un atout important qui sera désormais inclut à la formation en alphabétisation. Son utilité, nous sommes sûrs, sera des plus avantageuses.

L'enthousiasme des apprenants, Onile Perret et Majella Landry nous a également conduit à considérer d'autres possibilités d'usage des enregistrements. Forts de ce que nous avons appris, nous prévoyons rédiger un guide afin d'inciter les différents groupes en alphabétisation de la province à faire de l'histoire orale dans leur communauté. Ainsi, nous pourrons publier un recueil incluant les différents témoignages oraux provenant de toutes les régions de la province et qui dépeindraient l'histoire de la communauté francophone de la Colombie-Britannique. Il y a également un projet intitulé "Dictionnaire des anciennes expressions franco-colombiennes" qui serait annexé à la publication

du recueil des histoires orales. Des propositions d'exercices en ateliers d'alphabétisation quant aux techniques d'entrevue, de présentation, des différents types et thèmes d'entrevue, etc, pourraient être inscrits à l'intérieur d'une démarche d'alphabétisation.

Dans un avenir plus proche, nous préparons une remise du rapport aux personnes interrogées qui leur seront remis lors d'une petite réception à leur intention.

Il y a également eu participation à une émission de Radio-Canada afin de parler de l'expérience de l'histoire orale à Maillardville, ainsi que du programme francophone d'alphabétisation offert en Colombie-Britannique.

De l'écoute de personnes âgées jusqu'à la prise de parole des apprenants en alphabétisation, il y a toute une démarche de sensibilisation et de d'apprentissage à l'histoire. Cette expérience fut bénéfique aux deux groupes et nous envisageons qu'elle deviendra maintenant un outil profitable à l'éducation en français en Colombie-Britannique...

IDÉES PÉDAGOGIQUES

- Rédaction d'un guide ayant pour objectif d'inciter les autres groupes de la province à faire de l'histoire orale à l'intérieur de chacune de leur communauté. Ce guide expliquerait donc la démarche et les techniques possibles à la réalisation d'une activité d'histoire orale.
- Rédaction et publication d'un recueil regroupant les histoires orales de chaque communauté de la province.
- Rédaction et publication d'un dictionnaire des anciennes expressions franco-colombiennes.
- Développement de techniques d'entrevues lors d'une formation en alphabétisation.
- Lors d'une session d'enregistrement en studio , pratiquer les techniques d'entrevue apprises dans une formation en alphabétisation.
- En collaboration avec La Société d'Histoire de la Colombie-Britannique, présenter le guide provincial d'histoire orale à l'intérieur d'une remise officielle de documents sur l'histoire de la province.

- Présenter le matériel audio comme document supplémentaire à un programme en histoire, et ce, à l'intérieur d'une formation en éducation de base.

ANNEXES

1- CALENDRIER

2- SOMMAIRE DES CASSETTES

3- NARRATION DU RAPPORT ORAL

4- BUDGET

5- CONTRATS

6- ALBUM SOUVENIR

ANNEXE I

1- CALENDRIER

CALENDRIER

- 10 Février 1994 Participation à une conférence de Monsieur Paré, qui relatait l'histoire de Maillardville et du Centre Bel Âge de Maillardville. Il y eut également présentation des membres du comité La Racine lors de cette conférence.

- 17 février 1994 Première rencontre avec M. Georges Ledet.
Rencontre préparatoire avant enregistrement.

- 18 février 1994 Première rencontre avec M. et Mme Lamoureux.
Rencontre préparatoire avant enregistrement.

- Premier entretien avec Georges Ledet, le 25 février 1994.
- Premier entretien avec Floreda Lamoureux, le 11 mars 1994.
- Rencontre avec Gertrude et Emmanuel Parent, le 15 mars 1994.
- Premier entretien avec Gertrude et Emmanuel Parent,
le 17 mars 1994.
- Second entretien avec Floreda et Hercules Lamoureux,
le 25 mars 1994.
- Premier entretien avec Stella Gagnon, le 30 mars 1994.

- Deuxième entretien avec Gertrude et Emmanuel Parent,
le 31 mars 1994.
- Troisième entretien avec Gertrude et Emmanuel Parent
le 20 avril 1994.

→ RÉUNIONS DU COMITÉ "LA RACINE"

N.B. lors d'ateliers d'alphabétisation

25 février 1994

11 mars 1994

25 mars 1994

03 avril 1994

22 avril 1994

- **Enregistrement du rapport oral: 27 avril 1994.**

- **Enregistrement de l'émission à Radio-Canada: 9 juin 1994**
(voir cassette ci-joint).

ANNEXE 2

2- SOMMAIRE DES CASSETTES

1- SOMMAIRE DES CASSETTES

CASSETTE # 1

M. Georges Ledet

Le 25 février 1994 chez lui
avec Majella et Sandrine

Sommaire thématique par tranche de 5 minutes (40 unités au compteur du magnétophone).

FACE A

- 0 Le bois au Manitoba: les différentes essences d'arbres et leurs utilisations.

- 40 Le Moulin du Fraser:
 - les différents bois utilisés
 - deux utilisations: bois de construction et bois de finition.

- 80 Les finitions dans les maisons: un style passé de mode depuis les années 1940.

- 120 Le bois de construction.
Le travail de M. Ledet au département du séchage de bois.
Les équipes de nuit.
L'art du séchage du bois.
- 160 Le cèdre: un séchage délicat.
- 200 Séchage et coupe du cèdre.
Le transport des billots de bois sur la rivière.
Du bois en provenance de l'Île de Vancouver.
- 240 Stockage du bois au Pitt Lake en hiver.
Disparition des gros arbres.
Les arbres de l'Île de Vancouver.
- 260 Les arbres du Littoral.
Le bois vert remplace le bois séché dans les fours en ce qui concerne la construction.
- 300 Ponçage et calibrage des planches.
Fabrication des planchers.
Trente-six ans au Moulin: évolution des activités et diminution des effectifs.

340 Les changements de direction du Moulin.

Évolution des salaires: de 0,65\$ à 10,00\$ de l'heure en 1980.

360 La vie à Maillardville:

- Deux puis six enfants à nourrir

- une maison pour 2600,00\$.

Fondation d'une nouvelle paroisse francophone: Notre Dame de Fatima.

400 L'émigration des Canadiens de l'Ouest poussés par la sécheresse des années 1930.

Le Seconde Guerre Mondiale provoque une pénurie de main-d'oeuvre masculine. L'embauche est donnée de préférence aux fermiers qui sont réputés comme étant plus forts.

Maillardville en 1944 lors de l'arrivée des Ledet.

440 Les écoles de Maillardville.

Un hall à double emploi: école pendant la semaine et église le dimanche.

Les religieuses du Couvent.

480 La religion à Maillardville.

La francophonie.

- 520 Le fils Ledet est professeur sur l'île de Vancouver.
Les travailleurs étrangers au Moulin du Fraser avant l'arrivée des
Canadiens français.
L'émigration de la famille Ledet du Manitoba pour Maillardville.
- 560 L'embauche au Moulin du Fraser pendant la Seconde Guerre
Mondiale.
Un travail dur:
avant la guerre: 7 jours sur 7 / 10 heures par jour
après la guerre: 6 jours à 48 heures par semaine.
Description du lieu d'origine de M. Ledet au Manitoba.
- 600 Suite de la description.

FACE B

- 640 La vie au Manitoba.
Les municipalités de La Tachée, Thibaultville et Sainte Anne.
Le fromage de "chez-nous".
- 680 Rencontre avec sa femme à l'église.
L'école de campagne.

720 Le travail sur la ferme.

L'école.

Les difficultés à aller au Collège.

760 La ferme: une terre pierreuse et sans avenir.

800 Sa femme va travailler à l'hôpital psychiatrique.

828 Fin.

VOCABULAIRE ET EXPRESSIONS:

boom = ensemble de billots flottants

tirer les vaches = traire les vaches

log = terme anglais signifiant bûches

mouvoir = déplacer

faire une vie = gagner sa vie

"Y avait de la gribouille" = dispute

"Ça s'parlait que..."

"Pas toutes, ben pas mal toutes!"

CASSETTE # 2 ET #3

Cassettes inaudibles. Les entrevues ont été reprises ultérieurement.

CASSETTE #4

Gertrude et Emmanuel Parent

le 17 mars 1994, chez eux à Maillardville
avec Majella et Sandrine

Premier entretien

Sommaire thématique par tranches de 5 minutes (environ 40 unités au compteur de magnétophone).

FACE A

0 M. Parent est né à St-Boniface au Manitoba.

Il travaille sur la ferme de son père jusqu'à 17 ans, puis effectue des travaux dans les champs et sur les routes lorsque son père achète un magasin.

Il raconte le voyage en Colombie-Britannique durant l'été 1931: pas de routes, pas de panneaux routiers pour se repérer; 11 jours de route.

Il rencontre sa future femme durant cet été là.

- 40 La vie à Maillardville.
La vie associative: trésorier des Forestiers Catholiques et Club des Canadiens-français.
La solidarité entre les gens.
- 80 Les débuts de la Caisse Populaire en 1946.
Avant de se marier, il fait le ramassage du houblon à Sumas pour 0,80\$ par jour.
Il commence à travailler au Moulin du Fraser en 1931 et y restera pendant 12 ans.
Il travaille à un chantier naval de Vancouver pendant 4 mois.
- 120 Il garde un garage à New Westminster pendant 3 ans, puis travaille dans une industrie de fer à New Westminster.
Être français dans une entreprise anglophone.
- 140 Au Manitoba, il travaille dans un hôpital.
- 180 Toujours au Manitoba, Mr. Parent évoque la construction des routes, les chevaux et les chariots comme unique moyen de transport. La première automobile, une Ford T.
St-Boniface et Winnipeg.
Les premiers tramways.

A Ste-Anne, il prenait des lièvres au collet.

220 Les loups étaient plus ou moins nombreux suivant les années.
Les fourrures étaient vendues à la Compagnie de la Baie d'Hudson.

M. Parent décrit les animaux dont il pouvait vendre la peau.

260 Son grand-père a quitté le Québec pour venir s'installer au Manitoba.

La vie au temps de son grand-père.

La ferme paternelle était à une journée à cheval de la ville.

Son père était barguigneux et se débrouillait bien en anglais, ce qui lui permettait de commercer avec les Anglais.

300 Son père vendait des barils d'eau aux ouvriers construisant le village de St-Boniface.

L'art de creuser un puits et l'importance de l'eau.

Les sorciers indiens.

340 Un mélange culturel entre Métis et blancs.

L'entraide entre fermiers.

Achat communautaire de matériaux agricoles.

380 Le voyage du Manitoba à Maillardville; la neige, la poussière, le détour par les États-Unis, les chemins escarpés.

L'automobile allait à 15 - 20 miles à l'heure.

Des précipices vertigineux.

Mme Parent raconte leur rencontre et leur mariage à Maillardville le 13 novembre 1933.

La famille de Gertrude comptait treize enfants dont cinq sont morts en bas âge. Elle est arrivée au Manitoba le jour de Noël 1923 à l'âge de 12 ans. Elle est allée à l'école du Couvent de Maillardville jusqu'à l'âge de 14 ans.

Elle occupe un emploi à la conserverie de tomates de New Westminster de 15 à 17 ans. Les conditions de travail sont dures: elle est debout de 7h00 à 23h00 et doit parcourir trois miles à pied pour se rendre à l'usine. De 17 à 20 ans, elle est employée à la cuisine de l'hôpital Ste-Marie.

En ce temps, il n'existait pas de système de protection médicale. Le Moulin du Fraser proposait une assurance médicale pour 1,25\$ par mois. Deux enfants sur trois sont nés à la maison durant l'absence d'Emmanuel qui travaillait de nuit au Moulin.

Il nous décrit le type de postes qu'il occupait au Moulin: charger du bois dans les chars et manoeuvrer les machines pour décharger le bois. Il n'existait pas encore de syndicat et on travaillait par tous les temps.

Mme Parent reprend la description de son travail à l'hôpital Ste-Marie:

- elle gagnait 20,00\$ par mois et résidait avec les soeurs et autres cuisinières dans une maison;
- les horaires étaient de 6h00 à 13h00 et de 15h00 à 19h00. On préparait la nourriture et on lavait ensuite la vaisselle;
- les conditions de travail étaient difficiles: chaleur des fourneaux, quantités énormes de patates à éplucher, etc...
- description des différents plats qu'elle cuisinait.

Des "quêteux" venaient demander de la nourriture à la porte de la cuisine.

Elle devait parfois faire office de garde-malade car ceux qui venaient de se faire opérer étaient encore sous l'effet de l'éther et pouvaient tomber.

L'histoire de la première rencontre entre Gertrude et Emmanuel. Le premier enfant et la première maison qui coûta 800,00\$ (elle appartenait au père de Gertrude qui l'avait bâtie en 1924).

À partir de 1936, le Moulin commença à fonctionner de nuit.

Ils ont hébergé un pensionnaire qui travaillait au Moulin pendant un an.

Gertrude décrit des recettes franco-canadiennes (tourtière à la viande, etc...)

Les "tours des gens de l'Est" à l'occasion de l'Expo 1986.

L'Église de Notre-Dame-de-Lourdes construite en 1909 et à laquelle on a rajouté un clocher par la suite.

Description d'un calendrier datant de 1947 et portant le nom du garage de M. Parent.

Description de photos prises au Moulin en 1936: les machines à transporter le bois, le plus gros billot amené au Moulin (70 hommes en mesurent la longueur) et pique-nique durant la guerre.

VOCABULAIRE ET EXPRESSIONS

portrait = photo

être ammanché d'même = être habillé de la même façon

"Si t'avais que'q pièces de serrer tu les gardais comme faut"

"charroyer du bois"

"s'arranger avec qq'un"

"être ben smart"

"les loups bravent plus quand ils ont faim"

"barguigneux qui aiment à jouer"

"chemin de gravoie"

"la maison était à veille de tomber à terre"

CASSETTE # 5

Hercules et Florida Lamoureux

le 25 mars 1994 chez eux à Maillardville

avec Onile et Sandrine

Second entretien

Sommaire thématique par tranches de 5 minutes (environ 40 unités au compteur du magnétophone)

FACE A

- 0 Hercules est né en 1908 au Michigan. Il est arrivé à Maillardville à l'âge de 2 ans.
Il est allé à l'école anglaise jusqu'en 8ième année.
Il étudia l'électricité à Chicago et revint travailler pour le Moulin comme électricien pendant 41 ans.
- 40 L'école anglaise et les matières enseignées: lire et écrire.
- 80 Un peu d'histoire; celle des États-Unis principalement.
Mme Lamoureux se souvient que les Anglais appelaient les

Canadiens-français des "crapauds".

Elle est allée à l'école à Jacomo. On y étudiait de tout mais le thème de l'histoire était exclusivement consacré aux États-Unis.

- 120 Le Canada (surtout l'Ouest) y était considéré comme une contrée "tout en sauvage".

Les billots de bois qui arrivaient à Maillardville avaient de six à sept pieds de diamètre. Avec le temps, les Lamoureux ont constaté une diminution de la taille des arbres qui arrivaient au Moulin.

- 160 À l'époque, on faisait des coupes à blanc.

On ne faisait pas de pâte à papier, mais plutôt du veneer.

- 200 Le père d'Hercules était "millright" sur un moulin à bardeau.

Ensuite, il fut ouvrier dans le fer au Michigan et vint en Colombie-Britannique afin de travailler sur le pont de Pitt Meadow.

Il devint contremaître au Moulin du Fraser.

Son grand-père maternel était fermier au Michigan: il cultivait des patates.

Son grand-père paternel habitait Trois-Rivières, Québec. Il travaillait dans le bois et mourut jeune.

Son père est venu à Maillardville par train en 1910 avec d'autres

Canadiens-français.

240 Son père a bâti une quincaillerie de deux étages à Maillardville, puis a revendu le stock.

Il a travaillé au Moulin jusqu'à l'âge de 70 ans; pas de pension, ni de retraite, on les remerciait avec une montre.

280 Les Chinois qui travaillaient au Moulin:

- habitaient dans des "shacks" sur le site même du Moulin
- leurs salaires étaient donnés au contremaître chinois qui se chargeait ensuite de le redistribuer
- ils cultivaient des jardins au bout de l'avenue Brunette.

300 En hiver, la plupart s'en retournait à Vancouver.

L'été, beaucoup de gens consommaient de l'opium que les "gros boss" prenaient soin de leur fournir pour mieux les exploiter.

Les Chinois se nourrissaient de riz et de ce qu'ils produisaient dans leurs jardins. Ils étaient très maigres et travaillaient comme des esclaves.

340 Il y avait une grosse ferme avec des vaches au bout de l'avenue Brunette, celle des Bréault, avant l'implantation de jardins chinois. Il avait construit sa propre maison et elle est aujourd'hui

conservée comme héritage. Il n'y avait pas d'eau courante, seulement une pompe.

Mme Lamoureux décrit la maison.

380 Des pique-niques avaient lieu sur les prés de la ferme des Booth. Florida nous décrit comment les gens étaient habillés.

420 Le Moulin louait un lot d'un acre pour 5,00\$ par mois à ses ouvriers.

Il donnait du bois pour l'église (bancs, etc...)

La célébration de la St-Jean-Baptiste: une partie de la procession se faisait en récitant le chapelet à genoux dans le gravier.

460 On a cessé de célébrer la St-Jean-Baptiste depuis les trois ou quatre dernières années.

Pendant la construction de l'église de Fatima, on passait le mois de mai à réciter son chapelet dans la terre.

Les Chevaliers de Colomb, les St-Joseph et les Ste-Anne participaient à la parade. Il y a aussi description et explication de ces associations religieuses.

500 Le mandat des Chevaliers de Colomb.

Retour aux pique-niques: ils se déroulaient dans les années 1910-20.

- 540 Mme Lamoureux se souvient des jeux de pyramide humaine. On chantait beaucoup. Une chanson très prisée était "Alouette", à laquelle les Anglophones répondaient "Row your boat down the stream".
- 540 "Wichte wichta wikanaké wichta": une chanson "en sauvage" (en Cree) transmise pendant cinq générations par une ancêtre de Florida qui était une indienne Cree.

FACE B

- 600 Cette aïeule avait épousé le premier ancêtre de Florida qui soit venu de France. Elle nous raconte que celle-ci habitait un tipi et fumait la pipe.
- 640 Elle se rappelle avoir vu des danses indiennes au Québec sur des réserves.
- 680 Les Indiens vivaient près de Maillardville et Coquitlam.

- 720 La Ligue des Femmes Catholiques, dont Florida est membre s'est efforcée de leur apporter de l'aide: collecte de brosses à dents, vêtements, casseroles, etc,...
- 760 Les débuts de Maillardville: on passait le petit pont qui enjambait la rivière Brunette pour se rendre à New Westminster.
On allait y faire ses courses en "buggy" tiré par des chevaux avant que la première épicerie-boucherie de Maillardville n'ouvre ses portes sur les terrains du Moulin (qui en était le propriétaire). Cependant, les prix étaient tellement élevés que Mme Lamoureux préférait aller en "buggy" jusqu'à New Westminster pour faire ses commissions.
Mme Lamoureux se rappelle M. Hémon qui demeurait tout près de Notre-Dame-de-Lourdes et qui possédait des vaches. Il faisait office de laitier.
- 800 On allait chercher du bois à pied, puis en voiture à Dawshill. La voiture, une Maxwell, avait été achetée d'occasion pour 10,00\$. Le père d'Hercules avait acheté une Chrysler pour 900,00\$.
- 840 La rencontre entre Florida et Hercules par une veillée du Jour de l'An.

- 880 La grande grève de 1932 dura six mois. On attrapait du poisson et on se le partageait. On se procurait des légumes auprès des Chinois qui avaient des jardins.
Les raisons de la grève.
- 920 La nourriture: les prix d'alors et comment on arrivait à joindre les deux bouts.
Leur première maison: l'ancienne prison. Des caisses d'orange en guise d'étagères.
- 960 Les conseils financiers du riche marchand qui vint à leur mariage. Hercules avait acheté deux lots pour 200,00\$.
Les films que l'on voyait à l'époque: des westerns et des dessins animés (Mickey Mouse). Les acteurs préférés.
- 1000 Discussion autour de l'émission "Neon Riders".
Les parents d'Hercules ont acheté leur télévision juste après la guerre. Les veillées sans télévision: cartes, danses, etc,...
- 1040 La quadrille.
Le bal du samedi soir: quadrille, fox trot, valse; un ou deux violons et un "caller" (maître de danse). Joe Faucher jouait du violon, Mme Gamache "callait".

1080 Onile parle de la mandoline de son père qui fabriquait lui-même ses instruments de musique.

M. Lagrange de Maillardville fabrique aussi des instruments de musique.

1120 Tout le monde chantait ou jouait de la musique.

"Remona", "Rosemary", chansons populaires irlandaises...

Il existait une revue spécialisée qui publiait de nouvelles chansons, pour 0,05\$.

1160 Florida nous fait écouter un de ses disques de quadrille.

1200 Florida a appris à danser avec son père. Ses parents étaient de bons danseurs et ont remporté de nombreux prix.

VOCABULAIRE ET EXPRESSIONS

vaisseaux = casseroles

caisseaux = caisses

mémère = mère

pépère = père

on s'est grillé un p'tit char = on s'est acheté une voiture

pour une escousse = pendant quelques temps

CASSETTE # 6

- 0 Onile raconte les hivers en Saskatchewan: on patinait et on jouait de la musique. Tous les membres de la famille savaient jouer d'un instrument. Ils ont même participé à des concours amateurs.
- Florida se rappelle des veillées chez ses parents: après le chapelet du souper, son père et son oncle Arthur jouaient du violon. On chantait et on dansait mais on se couchait tôt car on devait se lever à 4h00 en été ou à 5h30 en hiver afin de soigner les vaches avant de partir pour le travail.
- Suite et fin de l'entretien avec les Lamoureux.

CASSETTE # 7**Stella Gagnon**

le 30 mars 1994 chez elle à Maillardville
avec Onile et Sandrine

Premier entretien

Sommaire thématique par tranches de 5 minutes (environ 40 unités au compteur du magnétophone).

FACE A

0 Stella est née en Alberta, à 20 miles au nord d'Edmonton, dans le village francophone de Morinville. Elle a passé sa petite enfance sur la ferme, puis est venue habiter Edmonton lorsqu'elle avait 5 ans. Elle demeura chez sa tante qui n'avait pas d'enfant jusqu'à l'âge de 15 ans. C'est alors qu'elle termina ses études et revint chez ses parents. Elle travailla sur la ferme de son oncle et accepta d'accompagner sa soeur qui partait rencontrer son fiancé à Maillardville en 1940.

Elle évoque les automobiles de son enfance.

40 Les deux soeurs arrivèrent par train en décembre 1940 et trouvèrent du travail dans une industrie de poissons à Vancouver où elles coupaient des têtes de harengs pour 0,05\$ la boîte. Comme l'entreprise fermait deux mois plus tard, elles devinrent aide-ménagères.

Après la mort de leur père, leur mère vendit la propriété et vint s'installer en Colombie-Britannique, avec les onze enfants qui n'étaient pas encore mariés.

80 Stella alla ensuite travailler à North Vancouver au restaurant de l'un de ses frères.

Son fiancé prenait le bois du Moulin et le livrait à des particuliers comme bois de chauffage.

Comme tous les hommes étaient partis à la guerre, le Moulin ouvra ses portes aux femmes en 1941 et Stella fut la première à y travailler. Elle a été employée pendant quatre ans au département du veneer.

120 Au retour de son fiancé en 1945, ils se marièrent. Ils eurent ensuite trois enfants.

Elle commence à travailler à l'hôpital psychiatrique de Riverview en 1962 et y restera jusqu'en 1984. La mort de son mari en 1966 la laissa seule pour élever leur fille de 4 ans.

160 La vie sur la ferme

- les parents allaient faire le marché d'Edmonton tous les samedi afin d'y vendre des produits fermiers tels: crème, beurre, poulet... et s'en revenaient avec des graines, des fruits et des légumes.
- toute la branche maternelle résidait en ville et voulait se faire livrer les produits de la ferme. Le dimanche, la parenté de la ville venait rendre visite à la campagne, où on les régalaient de "crème à glace"
- le paysage: plat et sans bois. Il faisait très froid en hiver. Stella se souvient d'un Noël où le thermomètre était descendu à moins 60° C. Il fallait parcourir cinq miles en voiture à cheval pour se rendre à l'église du village. On rangeait les beaux chapeaux dans la malle et l'on s'emmitouflait dans les couvertures. Comme la voiture n'avait que quatre places, certains devaient rester à la maison.

200 On laissait les chevaux dans une étable et on en profitait ainsi pour enfiler son chapeau.

Onile se souvient que pour se tenir au chaud, on mettait des briques chaudes dans la voiture à cheval.

Stella décrit l'église de Morinville, les cantiques de Noël et la crèche. La messe était récitée en anglais et en français car une

partie de la population était germanique.

240 Les festivités de la veillée de Noël.

Celles du Jour de l'An sont aussi décrites. On dansait toute la nuit avec l'orchestre de la paroisse.

280 Les cadeaux de Noël. Les décorations. Stella se souvient de la petite chaise berceuse qu'elle avait reçue et dans laquelle elle chantait tout en se berçant.

En ville, elle fut gâtée par sa tante qui n'avait qu'elle. Au couvent, on étudiait dans les deux langues, mais avec seulement une heure de français par jour.

320 Détail des classes.

Lorsqu'elle est revenue chez ses parents à 15 ans, elle poursuivit ses études à l'école du village mais celle-ci n'offrait pas de cours au-delà de la 9^{ième} année.

Description de la ville d'Edmonton dans les années 1930: le laitier, le chasse-neige, les vêtements qu'elle portait.

360 La mode vestimentaire, les chapeaux. Ceux que l'on portaient à Pâques...

Son grand-père maternel était né dans la Beauce, au Québec.

Il devint ingénieur en Alberta. Sa mère est de Montréal.

400 Son père est de Lamaska, Québec.

Maillardville dans les années 1940. Elle avait une maison sur la rue Bégin à Maillardville.

Le mariage: une grande réception.

Son mari avait travaillé à l'hôtel Gold Digger. Il avait ensuite ouvert le premier restaurant de Maillardville.

440 Son mari était natif de Chauvin en Alberta. Les maigres récoltes l'ont incité à chercher du travail hors province.

Le travail au Moulin:

- elles étaient une dizaine de femmes par bloc de travail (trois blocs, 35 personnes par équipe)

- les femmes travaillaient uniquement dans le veneer

- elles gagnaient autant qu'un homme: 83,00\$ par mois.

480 Stella payait alors un loyer mensuel de 15,00\$.

Elle a commencé à l'hôpital psychiatrique à 90,00\$ par mois.

Avec l'apparition du syndicat, les salaires ont vite grimpé.

Les patients de l'hôpital psychiatrique.

520 Elle a ensuite travaillé avec des patients atteints de troubles

mentaux pendant 12 ans.

Elle nous raconte comment elle s'est échappé d'une confrontation avec l'un d'entre eux.

560 Des femmes y furent admises récemment.

Stella nous raconte des anecdotes.

Dans les années 1940, Maillardville était surnommé "Mudville" par ces vieilles maisons délabrées.

FACE B

620 La Branche 86, club du 3ième âge.

Dans sa jeunesse, elle allait danser à l'Unix de New Westminster.

La ville de New Westminster d'autrefois.

Les Noël, Pâques et Saint-Jean-Baptiste de Maillardville.

660 Les réjouissances et les processions de la Fête-Dieu et de la St-Jean-Baptiste.

Ses enfants sont allés au couvent tenu par les Ursulines. Comme elles venaient du Québec, l'enseignement était en français.

700 Les francophones de Maillardville.

Les Dames Auxiliaires du foyer de Maillardville.

- 740 Les vieilles chansons françaises: Marion s'en va au Moulin, Alouette...
- 780 Stella nous décrit sa robe de mariée.
Le rationnement durant la guerre.
- 820 Les sirènes d'alerte aux bombardements. On s'entraînait à la défense passive en masquant les fenêtres.
Les moyens d'information: la radio canadienne.
Les femmes qui avaient commencé à travailler durant la guerre pouvaient garder leurs emplois si elles le désiraient.
- 860 Elle se souvient du pain à 0,05\$.
Elle avait quand même réussi à économiser pour faire une école de coiffure.
Elle se souvient de la première impression qu'elle eut en arrivant en Colombie-Britannique. Tout était beau, et les forêts qui étaient encore intactes à l'époque les protégeaient du vent.
- 900 Pour aller à Vancouver, il fallait obligatoirement passer par le Canada Way, puis par Kingsway. Il n'y avait que ce chemin. A la place de Lougheed Highway, il y avait une petite route appelée River Road. Les routes étaient goudronnées.

Un tramway partait de Columbia et se rendait à Vancouver en vingt minutes. Le point d'arrivée était sur Hastings, non loin du Army and Navy. A l'époque, c'était la grande avenue commerçante où plusieurs y faisaient ses courses.

940 Elle se souvient des Chinois qui travaillaient au Moulin. Ils vendaient des billets de loterie.

Le Moulin louait environ une trentaine de maisons aux ouvriers.

Des trottoirs de bois descendaient jusqu'au Moulin.

Les cinémas de New Westminster. Le prix d'admission était de 0,35\$. Le lundi soir, il y avait des prix à gagner.

VOCABULAIRE ET EXPRESSIONS

montrer la musique = enseigner la musique

habiller comme une catin = habiller élégamment

se faire graffiner = se faire griffer

se désennuyer

des gages

la crème à glace

CASSETTE # 8

M. et Mme Parent

le 31 mars 1994

avec Majella et Sandrine

Second entretien

Sommaire thématique par tranches de 5 minutes (environ 40 unités au compteur du magnétophone)

FACE A

0 Emmanuel nous raconte les fêtes de Noël de son enfance au Manitoba.

Il évoque les célébrations du Jour de l'An.

40 À l'époque, on se déplaçait en carriole à cheval.

80 Il nous décrit les types de chevaux utilisés.

L'entraide entre fermiers.

120 Sa mère passait la plupart de son temps à aider les autres.

- Il y avait peu d'argent.
Les Anglais, Français et Métis cohabitent en paix.
- 160 Les Métis étaient avant tout des chasseurs. Ils vivaient dans de petites maisons.
- 200 L'école de campagne au Manitoba.
La maîtresse était pensionnée chez la famille d'Emmanuel.
Les matières enseignées à l'école; l'anglais et le français étaient enseignés de manière équivalente.
- 240 L'histoire était bien différente, selon une perspective française ou anglaise.
M. Parent n'a pas poursuivi ses études. Il est resté travailler sur la ferme afin de permettre à son frère et à sa soeur de fréquenter le Collège en ville.
- 280 Mme Parent décrit les fêtes de Noël de sa jeunesse.
Les cadeaux étaient rares car elle était la dixième d'une famille de treize enfants (son père provenait lui-même d'une famille de 19 enfants).
- 320 Elle évoque l'épidémie de grippe espagnole qui frappa sa famille

dans les années 1910.

360 Les célébrations de Noël au Manitoba, où la famille se rendit avec dix enfants (quatre sont morts en route).

Les célébrations du Jour de l'An:

- on chantait des chansons à répondre
- on imitait Maurice Chevalier.

La famille est restée pendant deux ans à Swamig, Manitoba.

Bien que la communauté ait été francophone, l'école se faisait en anglais.

400 À Maillardville, l'école avait lieu au Couvent des Soeurs de l'Enfant-Jésus.

En accord avec les règlements de la province, les cours étaient donnés en anglais par les soeurs qui étaient francophones. Le curé venait donner une heure de français par jour.

440 Les autres matières enseignées au Couvent.

Le magasin tenu par le père d'Emmanuel au Manitoba.

On y vendait:

- une bouteille de Coke pour 0,02\$
- du sucre et du thé vendus en vrac
- de la viande

- du bois acheté ou échangé auprès des Métis.

Le père faisait crédit.

Les années 1926 à 1932 furent particulièrement dures.

Emmanuel se souvient d'un voisin qui devait faire vivre sa famille avec 4,00\$ par semaine.

Le magasin était aussi un restaurant et pouvait asseoir huit personnes. La mère, le père et Emmanuel lui-même faisaient la cuisine. Au menu, une pointe de tarte aux pommes, un bol de soupe et une tasse de café chiffrèrent un total de 0,15\$ en 1928. Le village comptait entre 500 et 700 habitants dans les années 1920. Il n'y avait pas d'électricité, ni d'eau courante. L'eau du puits avait un goût de pétrole et de sel.

520 Les puits étaient soutenus à l'aide de poutres de bois.
Emmanuel nous explique comment on construisait les puits.

560 Gertrude se souvient de la surprise de sa famille par la qualité de l'eau de la Colombie-Britannique.

Emmanuel ajoute que pour trouver une source d'eau, on faisait appel à de vieux sorciers indiens.

Il se souvient de la dure sécheresse qui frappa le sud du Manitoba vers la fin de l'année 1920.

Gertrude raconte l'arrivée de sa famille en Colombie-Britannique en 1923. Il n'y avait alors que du bois. Son père possédait le bloc de maisons dans lequel ils habitent encore aujourd'hui. Il construisit sa propre maison en 1924 puis en bâtit une autre pour son fils lorsque ce dernier se maria.

FACE B

À noter: des difficultés de transmission sont causées par un problème de batteries.

- 0 Les Parents élevaient de la volaille dans leur cour.
- 40 Il fallait notamment "opérer" les oies mâles.
Ils ont dû cesser cette activité à cause de plaintes émanant du voisinage dans les années 1950.
- 80 Le voisin avait des vaches, tout comme le père de Gertrude.
- 120 Les naissances avaient lieu à la maison car il était difficile d'obtenir les services d'un médecin.
Souvenirs de St-Boniface, Manitoba quand il fallait se rendre à l'hôpital.

160 Suite de l'histoire du voisin.

La colonisation du Manitoba. Le père d'Emmanuel était né au Manitoba alors que ses grand-parents venaient du Québec. Il raconte l'émigration de son grand-père par lacs et chemin de fer.

200 Winnipeg du temps de son grand-père.

240 Emmanuel raconte les tours qu'il jouait lorsqu'il était enfant.

320 Suite et interruption due à des problèmes techniques.

CASSETTE # 9

Gertrude et Emmanuel Parent

Le 20 avril 1994

avec Majella et Sandrine

Troisième entretien

Sommaire thématique par tranches de 5 minutes (environ 40 unités au compteur du magnétophone)

FACE A

0 Discussion autour du thème de la francophonie.

M. Parent se plaint que beaucoup de francophones parlent en anglais en famille, à la Caisse Populaire et même au Foyer Maillard.

Avant, tout le monde parlait français dans les rues de Maillardville.

40 Le français au Moulin:

- les termes techniques étaient toujours en anglais
- les contremaîtres étaient anglophones.

- 80 Au début, Maillardville comptait 300 familles. L'école fut construite en 1909 par le Moulin qui avait promis sa construction aux familles francophones.
- 120 M. Parent explique qu'autrefois, la francophonie était soutenue par des bénévoles. Il y avait peu d'argent mais beaucoup de bonne volonté.
- 160 Le combat pour les écoles françaises et les grèves qui suivirent.
- 200 Le scandale financier au sein de l'église. Des fonds destinés au financement des écoles françaises n'arrivèrent jamais à destination.
- 240 M. Parent déplore qu'aujourd'hui l'instruction ne garantit pas nécessairement un emploi.
Les problèmes de la francophonie n'incombent pas seulement qu'à cela.

ANNEXE 3

3- NARRATION DU RAPPORT ORAL

NARRATION DU RAPPORT ORAL

Bienvenue à une petite histoire de Maillardville: Le Quartier Français

Maillardville a été fondé en 1909 par la compagnie Western Lumber pour les employés qui travaillaient à son moulin à papier. Le village a grandi pour atteindre jusqu'à plus de 5000 personnes. En 1909, le père William O'Boyle arriva accompagné de travailleurs canadiens-français destinés au Fraser Sawmill Company Forest Products Industry qui, à l'époque, était le deuxième moulin en importance mondiale. Plusieurs de ces travailleurs restèrent pour bâtir un village en 1910 après que le moulin eût promis de construire une école et une église pour ses employés.

Au tout début, le village s'appelait French Town. En 1907, l'école temporaire installée par la compagnie avait pour nom Mill Side School. Elle s'est ensuite déplacée dans la toute nouvelle église. Des religieuses catholiques de la congrégation des Soeurs de l'Enfant-Jésus voyageaient de New Westminster pour enseigner aux enfants. En 1913, lorsque le village obtint un bureau de poste, son nom fut changé pour Maillardville, du père Maillard, le premier prêtre français à l'église Notre-Dame de Lourdes.

Comme de nombreux travailleurs francophones entendaient parler de ce village et de ses possibilités de travail, que ce soit au moulin ou à la compagnie d'emballage Suisse, la communauté de Maillardville connut une grande expansion en 1945. Les deux compagnies employaient la majorité des habitants du village.

Lors de la Dépression en 1931, le Fraser Sawmill fut frappé d'une grève d'une durée de trois mois. Les victoires remportées par les travailleurs furent modestes mais permirent néanmoins d'amorcer un train de réformes. Il y eut en 1946 un deuxième conflit de travail qui, sans durer aussi longtemps, donna quand même des résultats positifs.

L'église catholique, Notre-Dame de Lourdes, était la plaque tournante autour de laquelle le village de Maillardville gravitait. La majorité des événements se déroulaient à partir de l'église. Une deuxième église a été construite en 1946, Notre-Dame de Fatima.

Au départ, toute l'éducation se donnait à travers les écoles catholiques privées. Par la suite, le système d'éducation publique a institué l'immersion française. Cependant, les écoles n'étaient pas fréquentées par des étudiants canadiens-français mais plutôt par de jeunes anglophones, envoyés par leurs parents afin qu'ils puissent apprendre la langue française.

La Credit Union que l'on connaît aujourd'hui, a vu le jour sous le nom de Caisse Populaire de Maillardville. Maintenant connue sous le vocable Village Credit Union, elle est entièrement opérée par les francophones de la communauté. Le village de Maillardville est aussi doté d'un foyer pour personnes âgées canadiennes-françaises, le Foyer Maillard. Il y a également plus de quinze clubs et organismes dont les plus importants sont: La Société Maillardville et La Francofête.

De nos jours, Maillardville est reconnu comme une communauté canadienne-française florissante. Chaque année, début mars, se tient le Festival du Bois, où vous pouvez vous restaurer dans la Cabane du sirop d'érable, danser au son de la musique canadienne-française, participer à un concours de violoneux et à un déjeuner de mets traditionnels. Il est aussi important de noter que les enfants ne sont pas oubliés alors que plusieurs activités les tiennent occupés lors de la présentation de ce Festival du Bois.

Traduction, adaptation et correction du texte: Sandrine Lejeune et Claude Théberge.



Comité de la Racine

" À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU."

(Rapport d'histoire Orale, Maillardville août 1994.)

Préparé pour World Literacy Canada
Par La Société éducative, Éducentre .

- ☞ **comité de la Racine** Sandrine Lejeune
Majella Landry
Onile Perret

- ☞ **retranscription et rédaction** Johanne Cordeau

- ☞ **personnes interviewées** Mme Stella Gagnon
M. Georges Ledet

- ☞ **conception et réalisation** La Société éducative,Éducacentre

- ☞ **La réalisation de ce projet a été rendu possible grâce au financement de World Literacy of Canada.**

TABLE DES MATIÈRES

Le bois et le Moulin du Fraser	
Entrevue avec Monsieur Georges Ledet	Bleu
Le bois et le Moulin du Fraser	
Texte de Monsieur Georges Ledet	Jaune
Une vie de travail...	
Entrevue avec Madame Stella Gagnon	Vert
Une vie de travail...	
Texte de Madame Stella Gagnon	Gris

*Retranscription intégrale selon enregistrement sonore.
Entrevue réalisée par Majella Landry et Sandrine Lejeune au
domicile de M. Georges Ledet, interrogé le 25 février 1994.*

*M. Georges Ledet est venu s'établir à Maillardville en 1944.
Il travailla au Moulin du Fraser jusqu'à sa retraite.*

Il nous parle:

- *des cordes de bois;*
- *des différentes essences de bois;*
- *des différents bois utilisés au Moulin du Fraser;*
- *du bois de construction;*
- *de son travail de contremaître;*
- *des techniques de séchage du bois;*
- *de la drave.*

Bonne Lecture!

Le bois et le Moulin du Fraser...

(...)

M. Ledet: C'est c'qu'on appelait le bois de corde. Une corde c'est une mesure. Les mesures françaises, j'connais pas ça.

Majella: Les 4 pieds?

M. Ledet: Ouais! Quatre pieds et pis huit pieds de long, quatre pieds de haut.

Majella: Une corde?

M. Ledet: Une corde.

Majella: Une corde de bois.

M. Ledet: C'est ça que ça veut dire, une corde. Ça c'est des mesures canadiennes, maintenant c'est changé un peu. Comment t'appelles ça? Le système métrique. C'est pus quatre par huit comme avant. C'est changé un peu.

Sandrine: Pis c'est quand vous étiez encore au Manitoba. C'est des trembles qu'y a là-bas, ou y a d'autres bois encore?

M. Ledet: Oh oui! Si tu vas un peu à l'est du Canada là.

Majella: En Ontario.

M. Ledet: Dans l'Ontario. Ben dans l'Manitoba aussi, y'a encore un boutte dans l'Manitoba, avant d'êtres rendus dans l'Ontario qu'y'a de l'épinette, du sapin.

Majella: De l'épinette.

M. Ledet: D'l'épinette rouge. Ben, c'est pas mal ça... Du cèdre.

Majella: Du cèdre?

M. Ledet: Du cèdre, c'est pas coupé pour chauffer.

Sandrine: C'est trop beau, hein?

M. Ledet: Y'en a pas beaucoup de cèdres, pour scier là, pour construction. Y n'a pas beaucoup, de cèdres. C'est pas comme icitte. Icite y'a beaucoup de cèdres.

Sandrine: Qu'est-ce qu'on utilisait au moulin du Fraser Mill?

M. Ledet: Fraser Mill?

Sandrine: Ici à Maillardville.

M. Ledet: En gros, c'toute du fir. Fir pis hemlock, j'sais pas comment t'appelles ça en français.

Sandrine: Ah oui, hemlock, faudrait que je regarde, je ne suis pas sûre.

M. Ledet: C'est dans la même famille, mais c'est pas le même bois quand même. Le fir est plus gros. Le grain est plus beau. Le bois est plus dur.

Sandrine: Le fir, c'est une sorte de sapin?

Majella: Un gros sapin.

M. Ledet: C'est pas du bois franc. C'est pas du chêne, du frêne, c'est pas ça.

Sandrine: C'est un conifère?

M. Ledet: Ouais! Y'a des petites aiguilles.

Sandrine: Ça reste vert l'hiver. Et qu'est-ce qu'on faisait au moulin?

M. Ledet: C'était du bois de construction.

Sandrine: On faisait des planches, comme ...

M. Ledet: Beaucoup, beaucoup de dimensions, deux par quatre, deux par six, deux par huit, deux par douze. Beaucoup, beaucoup de construction. Quoique quand j'ai commencé, c'est toujours construction si tu veux, mais y faisaient du bois de finition. Y faisaient du plancher, des p'tites planches de cèdres là, pour finir les murs. On en faisait beaucoup d'ça. Beaucoup, beaucoup de planches, pis des moulures.

Maintenant des moulures, toutes ces affaires là, 44, c'est pas si vieux qu'ça, mais c'est passé de mode. Aujourd'hui, vous voyez pus de moulures dans maison. R'gardez, avant ça y'avait un cadre de porte pis des moulures, asteure c'est passé de mode. Y mette du...

Majella: Du gyproc?

M. Ledet: Ouais, c'est ça, du gyproc.

Sandrine: J'ai vu dans des vieilles maisons, des moulures à mi-hauteur de mur.

M. Ledet: Oh ben oui! Ça devait être du bois en bas, pis du gyproc en haut ça. Mais aujourd'hui, c'est pas assez vite. Aujourd'hui y faut qu'ça va vite.

Majella: Envoye par là!

M. Ledet: Y mette les deux par quatre deboutte, pis y colle le gyproc dessus, pis that's it!

Majella: Y colle avec un genre de colle...

M. Ledet: Ben j'dis colle...

Majella: D'la crazy glue...

M. Ledet: C'est des, euh... Maintenant c'qu'y sert beaucoup c'est des vis. C'est vissé. Parce qu'avec ça la machine qui visse à l'arrête juste, fa qu'y'enendommage pas le gyproc. Tandis qu'avec un marteau, y faut qu'tufasses attention. Ben là, y a peut-être des places qu'y en font encore, mais au Fraser Mill ça fait longtemps qu'y on abandonné ça.

Sandrine: Pis qu'est-ce qui font?

M. Ledet: C'est toutes des dimensions. C'est construction. C'est juste d'la charpente; deux par quatre, jusqu'à deux par douze, presque exclusivement.

(...)

Sandrine: Quand vous êtes arrivé en 1944, et que vous avez commencé à travailler, vous faisiez quoi comme travail au moulin?

M. Ledet: Ben moi le travail que j'ai fait, c'est du travail différent un peu, mais ça c'est adonné comme ça, j'ai toujours travaillé dans le ... département qui sèche le bois. C'est des fours. En anglais, y'appelle ça drykilns. C'est pour sécher le bois. Pis là j'ai travaillé à cager le bois. Pour commencer on le faisait à la main.

Sandrine: Cager, c'est mettre en cageot

M. Ledet: Ben, pour l'faire sécher là, fallait mette, on mettait un rang de bois, pis une baguette, un par deux, pis on mettait un aut', un aut' rang de bois, un par dessus l'aut'. Pour commencer on l'faisait à la main, pis après ça y'ont, y'ont bâti une machine.

Faut toujours qu'j'me serve, qu'j'me sers des termes anglais parce qu'j'sais pas le terme français. Y'appelle ça un kilncar. Ça veut dire une pile de bois pilée su'des roues. Là on les bougeait... On les mettait...

Majella: Ensemble

M. Ledet: On les mettait dehors su' des tracks* quand on n'avait pas d'besoin. Quand y'avait des Kilns* d'ouverts, on les mettait tout droit dans l'four. C'est des... des p'tits trucs.

J'ai travaillé su' ça longtemps. J'ai été contremaître, si c'est comment t'appelles ça.

Sandrine: Oui, c'est ça, contremaître.

M. Ledet: Dix, douze ans, j'étais de, j'étais su' l'shift de nuit.

Sandrine: Ah! Vos moulins tournaient la nuit alors, ici

M. Ledet: Deux shifts. Des fois quand ça forçait trop, y mettaient trois shifts. En général, règle générale, c'était deux, deux shifts. Quand j'étais su' l'shift de nuit, j'voyais à... Ben, le contremaître y voyait à toute. Mais j'avais beaucoup d'hommes. Y'en avait deux qui travaillaient su'a machine pour cager le bois. Pis moi, j'm'en occupais. Faut toujours vérifier la température.

Sandrine: Pas qu'ça baisse, ou qu'ça brûle le bois.

M. Ledet: Tu l'é commences à un montant d'humidité, pis à un montant de chaleur. Pis à mesure qu'le bois sèche, tu baisses l'humidité, pis t'augmentes la chaleur, pis quand ça vient à un pouce, ça prenait à peu près trois jours, trois jours et demi. Trois jours ça veut dire 24 heures ça. A peu près, trois jours et demi.

Sandrine: Pour sécher

M. Ledet: Pour sécher un pouce de bois. Le bois scié à un pouce. Des planches.

Sandrine: Ah oui, c'est ça.

M. Ledet: Pis la dimension, quand on en séchait, c'tait du deux pouces, ben entendu. Y restait plus longtemps, mais c'est la même procédure.

Sandrine: Est-ce qu'y'avait des risques de fendre le bois, si vous aviez pas fait bien l'humidité?

M. Ledet: Ah oui! Ah ben oui! Le cèdre. Surtout le cèdre. C'est très, très, très délicat. Si y'é pas ben séché, y collapse*, y casse, pis y tord. Faut prendre ben soin. Faut faire ben attention qui soye humide. C'est très délicat à sécher le cèdre. Pis quelqu'un peut-être porté à penser que vu qu'c'est un bois mou le cèdre, peut penser qu'ça va être plus facile à sécher, pis qu'l'eau va sortir. Pis c'est l'contraire. L'cèdre y veut pas lâcher l'eau. Ça prenait une bonne journée, journée et demie de plus.

Sandrine: Ah, c'est un bois qui retient l'eau

M. Ledet: Si tu l'sèches pas comme y dise, y collapse*, y'écrase, y'é toute gaspillé, c'est fini. Pour remédier à ça, on a faites beaucoup, on l'séchait en deux pouces. On l'sciait en deux pouces, pis on l'séchait en deux pouces. Pis quand y'était prêt à, à travailler là, à aller au planneur, y fendait le ..., le morceau de deux pouces, y'l'fendait en deux.

Majella: En deux?

M. Ledet: C'qui faisait deux planches. La qualité était meilleure. Y'a moins d'gaspille.

Sandrine: Est-ce qu'y'avait des bûcherons qui travaillaient au moulin, ou vous voyiez juste les arbres qui arrivaient

M. Ledet: Non, ben nous autres, le bois qui vient au moulin, y vient su' les booms ou su' la rivière. Vous savez ce'q'c'est les booms, j'imagine.

Sandrine: Les booms?

M. Ledet: Ben les logs, pour bouger les logs su' l'île disons, les logs, z'en mettent su' l'eau. Y'é z'attachent ensemble.

Majella: Avec des chaînes

M. Ledet: Oui. Des chaînes, pis des câbles. Y'é z'attachaient, pis après ça y'é mouvaient* avec une tugboat.

Majella: Un p'tit bateau.

Sandrine: Y les laissent pas dériver. J'pensais qui les laissaient aller.

M. Ledet: Y prendraient l'large. Quand y passent en-dessous des ponts, y faut qu'y passent à bonne place.

Sandrine: Pis l'bois qu'y'arrivait au moulin, y venait d'endroits particuliers ou y v'nait d'un peu partout?

M. Ledet: Beaucoup de l'île de Vancouver. Pis ici, ben, y'ont pas d'place pour touteattacher les logs, pis avec le courant le printemps, ça s'rait très difficile d'emmener les logs en r'montant le courant.

Sandrine: Ah, ben oui!

M. Ledet: Y montent toujours le courant, mais le printemps, quand l'eau est haute, ça serait encore ben difficile, s'il fallait qu'y l'prenaient et pis l'emmenaient dans le bord d'un lac.

(...)

Texte composé à partir de la retranscription intégrale de l'ouvrage sonore.

Entrevue réalisée par Majella Landry et Sandrine Lejeune au domicile de M. Georges Ledet, interrogé le 25 février 1994.

Vous remarquerez que les mots et les phrases ajoutés -qui ne font pas partie de la bande sonore originale- sont en gras. Toutefois, il est à noter que l'histoire retranscrite est conforme aux propos de M. Georges Ledet. Vous trouverez, à la fin du texte, la traduction des mots suivis d'un astérisque ().*

M. Georges Ledet est venu s'établir à Maillardville (à l'est de Vancouver), en 1944. Il travailla au Moulin du Fraser jusqu'à sa retraite. M. Georges Ledet, Le bois et le Moulin du Fraser nous parle:

- *des cordes de bois;*
- *des différentes essences d'arbres;*
- *du bois de construction;*
- *de son travail de contremaître;*
- *des techniques de séchage du bois;*
- *de la drave.*

Bonne lecture!

Le bois et le Moulin du Fraser...

C'est c'qu'on appelait le bois de corde. Une corde c'est une mesure. Les mesures françaises, j'connais pas ça. Quatre pieds et pis huit pieds de long, quatre pieds de haut. C'est ça que ça veut dire, une corde. Ça c'est des mesures canadiennes, maintenant c'est changé un peu **avec** le système métrique. C'est pus quatre par huit comme avant.

Dans l'Ontario **et** dans l'Manitoba aussi, y'a encore un boutte dans l'Manitoba, avant d'êtres rendus dans l'Ontario qu'y'a de l'épinette, du sapin **et** du tremble. **Il y a aussi** d'l'épinette rouge. Ben, c'est pas mal ça... Du cèdre. **Mais** du cèdre, c'est pas coupé pour chauffer. Y'en a pas beaucoup de cèdres, pour scier là, pour construction. C'est pas comme icitte. Icitte y'a beaucoup de cèdres.

Au Moulin du Fraser à Maillardville, on utilisait du fir*. Fir* pis hemlock*, j'sais pas comment t'appelles ça en français. C'est dans la même famille **que le sapin**, mais c'est pas le même bois quand même. Le fir* est plus gros. Le grain est plus beau. Le bois est plus dur. **Tandis que le sapin** c'est pas du bois franc. C'est pas du chêne, du frêne, c'est pas ça.

Au Moulin on faisait du bois de construction. On faisait des planches. Beaucoup, beaucoup de dimensions, deux par quatre, deux par six, deux par huit, deux par douze.

Quoique quand j'ai commencé, c'est toujours construction si tu veux, mais y faisaient du bois de finition. Y faisaient du plancher, des p'tites planches de cèdres là, pour finir les murs. On en faisait beaucoup d'ça. Beaucoup, beaucoup de planches, pis des moulures. Maintenant des moulures, toutes ces affaires là, 1944, c'est pas si vieux qu'ça, mais c'est passé de mode. Aujourd'hui, vous voyez pus de moulures dans maisons. R'gardez, avant ça y'avait un cadre de porte pis des moulures, asteure c'est passé de mode.

Quand **je suis** arrivé en 1944, le travail que j'ai fait **au Moulin**, c'est du travail différent un peu, mais ça c'est adonné comme ça, j'ai toujours travaillé dans le ... département qui sèche le bois. C'est des fours. En anglais, y'appelle ça drykilns*. C'est pour sécher le bois. Pis là j'ai travaillé à cager le bois, à le mettre en cageot. Pour commencer on le faisait à la main.

Pour faire sécher le **bois**, on mettait un rang de bois, pis une baguette, un par deux, pis on mettait un aut', un aut' rang de bois, un par dessus l'aut'. Pour commencer on l'faisait à la main, pis après ça y'ont, y'ont bâti une machine.

Faut toujours qu'j'me serve, qu'j'me sers des termes anglais parce qu'j'sais pas le terme français. Y'appelle ça un kilncar. Ça veut dire une pile de bois pilée su' des roues. Là on les bougeait... On les mettait dehors su' des tracks* quand on n'avait pas d'besoin. Quand y'avait des Kilns* d'ouverts, on les mettait tout droit dans l'four. C'est des... des p'tits trucs.

J'ai travaillé su' ça longtemps. J'ai été contremaître dix, douze ans, j'étais de, j'étais su' l'shift* de nuit. **Il y avait** deux shifts*. Des fois quand ça forçait trop, y mettaient trois shifts*. En général, règle générale, c'était deux shifts. Quand j'étais su' l'shift de nuit, j'voyais à... Ben, le contremaître y voyait à toute. Mais j'avais beaucoup d'hommes.

Y'en avait deux qui travaillaient su'a machine pour cager le bois. Pis moi, j'm'en occupais. Faut toujours vérifier la température. Tu l'é commences à un montant d'humidité, pis à un montant de chaleur. Pis à mesure qu'le bois sèche, tu baisses l'humidité, pis t'augmentes la chaleur, **jusqu'à** un pouce. Ça prenait à peu près trois jours, trois jours et demi. Trois jours ça veut dire 24 heures ça.

Pis la dimension, quand on en sèche, c'tait du deux pouces, ben entendu. Y restait plus longtemps, mais c'est la même procédure.

Il y avait des risques de fendre le bois, surtout le cèdre. C'est très, très, très délicat. Si y'é pas ben séché, y collapse*, y casse, pis y tord. Faut prendre ben soin. Faut faire ben attention qui soye humide. C'est très délicat à sécher le cèdre. Pis quelqu'un peut-être porté à penser que vu qu'c'est un bois mou le cèdre, ça va être plus facile à sécher, pis qu'l'eau va sortir. Pis c'est l'contraire. L'cèdre y veut pas lâcher l'eau. Ça prenait une bonne journée, journée et demie de plus. Si tu l'sèches pas comme y dise, y collapse*, y'écrase, y'é toute gaspillé, c'est fini.

Pour remédier à ça, on a faites beaucoup, on l'séchant en deux pouces. On l'sciait en deux pouces, pis on l'séchant en deux pouces. Pis quand y'était prêt à, à travailler là, à aller au planneur*, y fendait le morceau de deux pouces, y'l'fendait en deux. C'qui faisait deux planches. La qualité était meilleure. Y'a moins d'gaspille.

Le bois qui arrive au Moulin, y vient su' les booms* ou su' la rivière. Pour bouger les logs*, su' l'Ile de Vancouver disons, les logs*, y z'en mettent su'l'eau. Y'é z'attachent ensemble avec des chaînes, pis des câbles. **C'étaient** des booms*, y'é z'attachaient, pis après ça y'é mouvaient* avec un tugboat*.

Y les laissent pas dériver **sinon** y prendraient l'large. Quand y passent en-dessous des ponts, y faut qu'y passent à bonne place.

Le bois qui arrivait au Moulin venait beaucoup de l'Ile de Vancouver. Pis ici, ben, y'ont pas d'place pour toute attacher les logs*, pis avec le courant le printemps, ça s'rait très difficile d'emmenner les logs* en r'montant le courant. Y montent toujours le courant, mais le printemps, quand l'eau est haute, ça serait encore ben difficile, s'il fallait qu'y l'prenaient et pis l'emmenaient dans le bord d'un lac.

VOCABULAIRE

* Fir:	sapin
* Hemlock:	sapin-cigüe
* Drykilns:	fours pour sècher
* Tracks:	voies
* Kilns:	fours
* Shift:	poste
* Collapse:	s'affaisse
* Booms:	barrage (avec des chaînes ou des câbles)
* Logs:	billots
* Mouvaient:	bougeaient
* Tugboat:	bateau-remorqueur

Retranscription intégrale selon enregistrement sonore.

Entrevue réalisée par Onile Perret et Sandrine Lejeune au domicile de Madame Gagnon, interrogée le 30 mars 1994.

Mme Stella Gagnon est née en 1923 à Morinville, Alberta. A l'âge de 17 ans, elle accompagna sa soeur qui venait se marier en Colombie-Britannique. Elle est repartie pour l'Alberta mais revient bientôt à Vancouver avec sa famille.

Elle a travaillé a plusieurs endroits, touché à plusieurs métiers.

Elle nous parle:

- *de son arrivée à Vancouver;*
- *du terminal de poissons;*
- *de son départ pour l'Alberta et de son retour à Vancouver;*
- *du restaurant de Nord Vancouver;*
- *de son travail au Moulin du Fraser;*
- *des salaires;*
- *de son travail à l'hôpital psychiatrique;*
- *des unions.*

Bonne Lecture!

Une vie de travail . . .

(...)

Sandrine: Et quand vous êtes venue à Vancouver avec votre soeur, vous êtes venue en voiture?

Mme Gagnon: Non, on a pris le train. On est venues en train, ma soeur pis moé, pis on a beaucoup aimé ça. Papa ça y tentait pas d'nous voir partir, y disait: «Vous allez crever d'faim là, vous êtes mieux d'prendre votre return ticket pour revenir», parce qu'y dit: «Vous allez peut-être vous passer de manger. Oubliez pas, si vous vous ennuyez ou que'chose, embarquez su'l'train, pis r'venez vous'en à maison». Mais on a aimé ça, pis on s'est trouvé d'l'ouvrage.

Onile: Quelle sorte d'ouvrage?

Mme Gagnon: On a travaillé au terminal aux poissons. On coupait la tête des harengs. C'était tant d'la boîte; cinq cents d'la boîte. C'était des boîtes comme ça là, pas mal épaisses. Cinq cents la boîte. Ma soeur pis moé, on a travaillé là pour jusqu'au mois de février, pis après ça, ça fermé, hein.

Sandrine: Ah, ça a fermé?

Mme Gagnon: Humm, humm...

Sandrine: C'était en 1940.

Mme Gagnon: Pis là, après ça, j'ai été travailler chez du monde qu'y avait besoin de femmes, qui étaient malades dans'une maison. Pis mon père pis ma mère sont venus pour nous visiter dans le mois d'août, pis mon pauvre père est mort d'une attaque de coeur le temps qu'y'était ici.

Onile: A Maillardville?

Mme Gagnon: A Maillardville.

Onile: Toute la famille a mouvé ici?

Mme Gagnon: Et pis là, j'me suis en'retournée avec môman, pis not'e père dans son cerceuil, hein, parce que toute la famille était toute restée là-bas à Morinville. Et pis j'ai restée là, ça c'était au mois d'août. J'ai restée là jusqu'au mois d'octobre, pis là après êtes restées ici, on pouvait pu restées là-bas, vous savez, c'est la terre, pis toute, j'voulais pu rester là. Pis on a d'mandé à môman:« Pis pour que c'est qu'vous vendez pas, pis vous en v'nir là-bas avec moi». Pis j'avais une soeur, pis un frère qu'y'étaient su'a terre. Fa qu'môman a décidé de toute vendre pis 'a c'est en v'nue avec nous autres ici.

Sandrine: Toute la famille est venue à Maillardville?

Mme Gagnon: Jusque quelqu'z'uns, vous savez. Ceux qu'y'étaient mariés ont restés là-bas. Mais on était plusieurs qu'y'étaient pas mariés.

Sandrine: Combien vous étiez?

Mme Gagnon: On était 11 enfants. Moi j'étais la dernière, l'avant-dernière. La plus jeune des filles. Pis y'avait un garçon qu'y'était plus jeune que moi. Ça fait que... C'tait beaucoup 11 enfants, hein.

Sandrine: Mais oui!

Onile: On a eu la même chose. Y'en a 3 qui sont morts.

Mme Gagnon: Et pis là à présent, on est rendus seulement qu'six, cinq de partis.

(...)

Onile: Rien qu'six qu'y reste?

Mme Gagnon: Oui. Mais après qu'on a restés ici savez, on veut pu r'tourner dans les... là-bas. D'abord fait trop froid l'hiver pis ici on a les quatre saisons. C'est une belle place pour rester, ici, v'savez. C'est bien ici, surtout à Vancouver.

Sandrine: Et pis là, donc là, vous aviez recommencé à travailler au terminal des poissons?

Mme Gagnon: Pis après ça, quand j'suis r'venue, on avait parti un restaurant. Mon frère c'était en'venu ici, pis on avait parti un restaurant au Nord Vancouver. On a travaillé là et après ça mon fiancé restait, y travaillait su'un camion avec du bois, y'avait pas d'gaz ici, fallait chauffer le bois dans c'temps-là, en 1941. Pis on prenait l'bois à Fraser Mill, là, pis y'allait délivrer ça au monde là, y prenait des hommes vous savez. Pis une journée y m'dit: «Stella, y'engage des filles pour travailler au Moulin parce que toute les hommes sont dans l'armée». Y'allaient toute dans l'armée, hein. Et pis y'engage des femmes. Y dit: «Tu devrais mette ton nom», y dit: «Les gages d'hommes qui vont payer». Pis chus v'nue mette mon nom, pis j'ai été la première fille à commencer à travailler là.

Sandrine: Eh!

Mme Gagnon: J'ai travaillé là 4 ans, en 41 jusqu'en 45. En 45 mon fiancé est r'venu d'la guerre pis on s'est mariés. Ça fait que j'ai travaillé 4 ans au Fraser Mill.

Sandrine: Qu'est-ce que vous faisiez comme travail?

Mme Gagnon: Euh, vous savez le veneer, c'est mince hein, avant qu'ils l'mettent toute ensemble et pis y'a des noeuds dedans, pis y'avait une machine qui coupait ces noeuds-là, et pis on mettait des... comment c'qu'on dit ça en français, des patches?

Sandrine: Des pièces.

Mme Gagnon: Des pièces. D'abord, ça paraissait pas hein. C'est ça qu'j'faisais moi. Y'avait des machines avec une pédale là, pis c'était chaud, hein. Fallait pas s'mette les doigts en-dessous, pis ça cognait. Y'avait d'la colle autour de ces pièces-là.

J'aimais ça. J'ai manqué ça. J'ai vraiment aimé ça travailler là.

Sandrine: Vous avez regretté quand la guerre était finie et que les hommes sont revenus, de perdre votre travail?

Mme Gagnon: C'était en 45, vous savez.

Sandrine: Et vous avez regretté de perdre votre travail?

Mme Gagnon: Non, non. Mon mari voulait pas qu'j'travaille. J'avais travaillé depuis l'âge de 17 ans. Y dit: «T'as assez travaillé». Et puis j'ai eu 3 enfants; 2 garçons, pis une fille. Et puis quand mon mari est mort, c'fait 25 ans qu'mon mari est mort, hein, j'travaillais à l'hôpital mental à Riverview. J'ai travaillé là 25 ans. Quand mon mari est mort, j'avais ma p'tite fille qu'y'avait 4 ans, hein. Ça fait qu'j'ai élevé ma p'tite fille toute seule.

Sandrine: Ah oui...

Mme Gagnon: J'ai ben aimé ça, l'hôpital mental. On apprend beaucoup de choses.

Sandrine: Qu'est-ce que vous faisiez là-bas?

Mme Gagnon: J'travaillais avec les diététiciennes. J'faisais toute... pour les diètes. J'arrangeais toute... J'avais appris les diètes, hein. Y'avait une cuisine de diètes, là. On passait 5 mois là-d'dans, on apprenait ça, pis après ça... toutes sortes de diètes, vous savez.

Sandrine: Vous avez commencé à travailler quand là, à cet hôpital?

Mme Gagnon: Euh, en 62 j'ai commencé à travailler là, jusqu'en 1984. Pis quand j'ai eu ma p'tite fille j'ai arrêté après ça.

Le docteur m'a dit: «Ton mari a rien que de 3 à 4 ans à vivre». Y dit: «Si j'tais toi, j'retournerais travailler». Fa qu'j'suis retournée travailler. Justement, 4 ans, pis c'tait le coeur hein. Ça fait que pis après ça, j'me suis retirée en 84.

Ça fait que ça bien été. Le chemin était rough des fois, mais on s'arrange toujours, hein...

(...)

Sandrine: Vous étiez la première femme à travailler au Moulin, pis comment est-ce que vous étiez considérée par les autres hommes au Moulin?

Mme Gagnon: Ah, bien. Ça leur faisait rien que des femmes travaillent là. Fallait bien, y'auraient pas eu d'aide. Les hommes partaient. Moi, mon mari, y'a été appelé par l'armée. Y'a été 4 ans là-d'dans. Et puis, y conduisait son camion, lui, avec du bois, hein, alors mon frère pouvait pas aller dans l'armée lui, y'avait quel'chose au coeur et puis c'est mon frère qu'y'a pris son truck, son camion, pis qu'y l'a conduit tout le temps qu'y a été parti.

J'aimais ça travailler. Pis moé j'restais au coin d'la Bégin, fa qu'j'descendais, on marchait au moulin toute les jours, pis on r'montait.

Sandrine: Combien y'avait de femmes autres que vous?

Mme Gagnon: On est venu qu'on était une dizaine par shift, vous savez.

Sandrine: Ah oui!

Mme Gagnon: Moi, j'ai commencé la nuit. De minuit allé à 8 heures du matin, parce que j'étais une des premières. Après y m'ont remis toujours au jour. Fa qu'j'ai toujours travaillé l'jour après ça. Mais y'avait 3 shifts. Y'avait 3 shifts.

(...)

Sandrine: Y'avait combien de personnes, d'ouvriers par shift?

Mme Gagnon: Oh... On était plusieurs. C't'un gros moulin, vous savez. Y'devait avoir 35, 30, 35.

Sandrine: Donc y'avait 10 femmes, à peu près sur 35, un tiers alors?

Mme Gagnon: C't'un gros, gros moulin. Bien gros.

Sandrine: Y'avait un tiers des gens qui travaillaient au moulin, était des femmes?

Mme Gagnon: Dans c'temps-là, dans l'temps d'l'armée.

Sandrine: Durant juste le temps d'la guerre?

Mme Gagnon: Ça c'était pas dans l'gros, gros moulin, où c'qu'y a les gros blocs, les grosses logs. C'tait dans c'qu'on appelle le veneer.

Sandrine: Ah, uniquement dans le veneer?

Mme Gagnon: Le veneer, oui.

Sandrine: Y'avait qu'là qu'les femmes travaillaient?

Mme Gagnon: Toutes dans l'veneer. Parce que l'veneer, quand ça passe là, y'é mince, hein. Pis après ça quand y'é r'colle toute ensemble, ça c'était des femmes qui faisaient ça. C'tait trop pesant pour les femmes.

Sandrine: Et vous étiez payées pareil que les hommes?

Mme Gagnon: Oui. 83 piastres par mois. C'tait pas beaucoup, hein. Mais j'payais 15 piastres par mois de loyer.

(...)

Mme Gagnon: Mais quand j'ai commencé à travailler à l'hôpital mental là, on faisait seulement 90 piastres par mois. Après ça, d'une année à l'autre... Comment on appelle ça ... les unions, hein, sont commencées. Pis les unions, pis en dernier ch'faisais jusqu'à 14 piastres par mois, 14 piastres de l'heure, quand j'ai arrêté. C'tait des bons gages.

Sandrine: Est-ce qu'y'avait des unions aussi au Moulin?

Mme Gagnon: Après qu'j'ai travaillé là. Pas quand j'travaillais là. Mais après l'union a rentrée là aussi. Les unions ça fait pas trop, trop d'années, qu'y'ont commencé. Mais si on aurait pas eu l'union nous autres à l'hôpital, on aurait, on aurait pas eu les gages plus gros. Mais quand l'union est rentrée là, là, nos gages ont monté.

Sandrine: Est-ce que vous avez dû lutter pour avoir les unions, dans l'hôpital par exemple?

Mme Gagnon: Oui. Oh oui.

Sandrine: Ça c'est passé comment?

Mme Gagnon: Ben, c'est toute ceux qui sont en tête. Nous autres on en a pas fait trop... Fallait payer tant par mois, 6 piastres par mois d'union.

Sandrine: Ah oui...

Mme Gagnon: Pour appartenir à l'union.

Sandrine: Mais pour que l'hôpital accepte l'union?....

Mme Gagnon: Y'était obligés d'l'avoir.

Sandrine: Vous n'avez pas eu à faire la grève, ou...?

Mme Gagnon: Non. Non...

(...)

Texte composé à partir de la retranscription intégrale de l'ouvrage sonore.

Entrevue réalisée par Onile Perret et Sandrine Lejeune au domicile de Madame Gagnon, interrogée le 30 mars 1994.

Vous remarquerez que les mots et les phrases ajoutés -qui ne font pas partie de la bande sonore originale- sont en gras. Toutefois, il est à noter que l'histoire retranscrite est conforme aux propos de Madame Stella Gagnon.

Vous trouverez, à la fin du texte, la traduction des mots suivis d'un astérisque ().*

Mme Stella Gagnon est née en 1923 à Morinville, Alberta. A l'âge de 17 ans, elle accompagna sa soeur qui venait se marier en Colombie-Britannique. Elle est repartie pour l'Alberta mais revient bientôt à Vancouver avec sa famille.

Elle a travaillé a plusieurs endroits, touché à plusieurs métiers.

Elle nous parle:

- *de son arrivée à Vancouver;*
- *du terminal de poissons;*
- *de son travail d'aide-ménagère;*
- *de l'arrivée de sa famille à Vancouver;*
- *du restaurant de Nord Vancouver;*
- *de son travail au Moulin du Fraser;*
- *des salaires (au Moulin et à l'hôpital);*
- *de sa vie, comme support financier;*
- *de son travail à l'hôpital psychiatrique;*
- *de la montée du syndicat (des unions).*

Bonne lecture !

Une vie de travail

Quand on est venues à Vancouver, on est venues en train, ma soeur pis moé, pis on a beaucoup aimé ça. Pis on s'est rapidement trouvé d'l'ouvrage.

On a travaillé au terminal aux poissons. On coupait la tête des harengs. C'était tant d'la boîte; cinq cents d'la boîte. C'était des boîtes pas mal épaisses. Ma soeur pis moé, on a travaillé là pour jusqu'au mois de février, pis après ça, ça a fermé. C'était en 1940.

Après ça, j'ai été travailler chez du monde qu'y avait besoin de femmes, qui étaient malades dans'une maison, à Maillardville.

Nous sommes retournées à Morinville jusqu'au mois d'octobre, ma soeur et moi, pis là après êtes restées ici, on pouvait pu restées là-bas, vous savez, c'est la terre, pis toute, j'voulais pu rester là. Pis on a d'mandé à môman: «Pis pour que c'est qu'vous vendez pas, pis vous en v'nir là-bas avec moi?».

Pis j'avais une soeur, pis un frère qu'y'étaient su'a terre. Fa qu'môman a décidé de toute vendre pis 'a c'est en v'nue avec nous autres ici.

Ceux qu'y'étaient mariés ont restés là-bas. Mais on était plusieurs qu'y'étaient pas mariés. On était 11 enfants. Moi j'étais la dernière, l'avant-dernière. La plus jeune des filles. Pis y'avait un garçon qu'y'était plus jeune que moi.

(...)

Mais après qu'on a restés ici savez, on veut pu r'tourner dans les... là-bas. D'abord fait trop froid l'hiver pis ici on a les quatre saisons. C'est une belle place pour rester, ici, v'savez. C'est bien ici, surtout à Vancouver.

Quand j'suis r'venue, on avait parti un restaurant. Mon frère c'était en'venu ici, pis on avait parti un restaurant au Nord Vancouver. On a travaillé là et après ça mon fiancé restait, y travaillait su'un camion avec du bois, y'avait pas d'gaz ici, faillait chauffer le bois dans c'temps-là, en 1941. Pis on prenait l'bois à Fraser Mill*, y'allait délivrer ça au monde là, y prenait des hommes vous savez. Pis une journée y m'dit: «Stella, y'engage des filles pour travailler au Moulin parce que toute les hommes sont dans l'armée».

Y'allaient toute dans l'armée, hein. Et pis y'engage des femmes. Y dit: «Tu devrais mette ton nom», y dit: «Les gages d'hommes qui vont payer». Pis chus v'nue mette mon nom, pis j'ai été la première fille à commencer à travailler là.

J'ai travaillé là 4 ans, en 41 jusqu'en 45. En 45 mon fiancé est r'venu d'la guerre pis on s'est mariés. Ça fait que j'ai travaillé 4 ans au Fraser Mill*.

Au Moulin je travaillais dans le veneer*. Vous savez le veneer, c'est mince hein, avant qu'ils l'mettent toute ensemble et pis y'a des noeuds dedans, pis y'avait une machine qui coupait ces noeuds-là, et pis on mettait des pièces. D'abord, ça paraissait pas hein. C'est ça qu'j'faisais moi. Y'avait des machines avec une pédale là, pis c'était chaud, hein. Fallait pas s'mette les doigts en-dessous, pis ça cognait. Y'avait d'la colle autour de ces pièces-là. J'aimais ça. J'ai manqué ça. J'ai vraiment aimé ça travailler là.

(...)

J'étais une des premières femmes à travailler au Moulin et les femmes étaient bien considérées par les hommes. Ça leur faisait rien que des femmes travaillent là. Fallait bien, y'auraient pas eu d'aide. Les hommes partaient. Moi, mon mari, y'a été appelé par l'armée. Y'a été 4 ans là-d'dans. Et puis, y conduisait son camion, lui, avec du bois. Mon frère pouvait pas aller dans l'armée lui, y'avait quel'chose au coeur, et puis c'est lui qu'y'a pris son camion, pis qu'y l'a conduit tout le temps qu'y a été parti.

On est venu qu'on était une dizaine **de femmes** par shift* **au Moulin**, vous savez. Moi, j'ai commencé la nuit. De minuit allé à 8 heures du matin, parce que j'étais une des premières. Après y m'ont remis toujours au jour. Fa qu'j'ai toujours travaillé l'jour après ça. Mais y'avait 3 shifts*.

On était plusieurs ouvriers par shift*. C't'un gros moulin, vous savez. Y'devait avoir 35, 30, 35.

Les femmes travaillaient pas dans l'gros, gros moulin, où c'qu'y a les gros blocs, les grosses logs*. C'tait dans c'qu'on appelle le veneer. **Les femmes travaillaient** toutes dans l'veneer. Parce que l'veneer, quand ça passe là, y'é mince, hein. Pis après ça quand y'é r'colle toute ensemble, ça c'était des hommes qui faisaient ça. C'tait trop pesant pour les femmes.

On était payé 83 piastres par mois. C'tait pas beaucoup. Mais j'payais 15 piastres par mois de loyer.

J'aimais ça travailler. Pis moé j'restais au coin d'la Bégin, fa qu'j'descendais, on marchait au Moulin toute les jours, pis on r'montait.

(...)

J'ai arrêté en 1945. Mon mari voulait pas qu'j'travaille. J'avais travaillé depuis l'âge de 17 ans. Y dit: «T'as assez travaillé». Et puis j'ai eu 3 enfants; 2 garçons, pis une fille. Et puis quand mon mari est mort, c'fait 25 ans qu'mon mari est mort, hein, j'travailais à l'hôpital mental* à Riverview. J'ai travaillé là 25 ans. Quand mon mari est mort, j'avais ma p'tite fille qu'y'avait 4 ans, hein. Ça fait qu'j'ai élevé ma p'tite fille toute seule.

J'ai ben aimé ça, l'hôpital mental*. On apprend beaucoup de choses. J'travailais avec les diététiciennes. J'faisais toute... pour les diètes. J'arrangeais toute... J'avais appris les diètes, hein. Y'avait une cuisine de diètes, là. On passait 5 mois là-d'dans, on apprenait ça, pis après ça... toutes sortes de diètes, vous savez.

En 1962 j'ai commencé à travailler là, jusqu'en 1984. Pis quand j'ai eu ma p'tite fille j'ai arrêté après ça. Le docteur m'a dit: «Ton mari a rien que de 3 à 4 ans à vivre». Y dit: «Si j'tais toi, j'retournerais travailler». Fa qu'j'suis retournée travailler et j'me suis retirée en 84.

Quand j'ai commencé à travailler à l'hôpital mental* là, on faisait seulement 90 piastres par mois. Après ça, les unions sont commencées. Pis en dernier ch'faisais jusqu'à 14 piastres de l'heure, quand j'ai arrêté. C'tait des bons gages.

Quand je travaillais au Moulin il n'y avait pas d'union. Mais après l'union a rentrée là aussi. Les unions ça fait pas trop, trop d'années, qu'y'ont commencé. Mais si on aurait pas eu l'union nous autres à l'hôpital, on aurait pas eu les gages plus gros. Mais quand l'union est rentrée là, nos gages ont monté.

(...)

Ça fait que ça bien été. Le chemin était rough* des fois, mais on s'arrange toujours, hein...

(...)

VOCABULAIRE

* Fraser Mill:	Moulin du Fraser
* veneer:	placage (plaquer les planches)
* shift:	poste (de jour ou de nuit)
* logs:	billots (ou bûches)
* hôpital mental:	hôpital psychiatrique
* rough:	difficile